

Cradle Will Rock
Personnages en quête d'auteur
Cradle Will Rock, États-Unis 1999, 140 minutes

Julien Lévy

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévy, J. (2000). Review of [Cradle Will Rock : personnages en quête d'auteur / *Cradle Will Rock*, États-Unis 1999, 140 minutes]. *Séquences*, (207), 37–38.

vingt-neuf ans porte essentiellement le film sur ses épaules et rend à perfection un personnage fouillé, difficile et exigeant.

Des autres prestations, on retient celle de Jude Law (**eXistenZ**), superbe dans la peau d'un Dickie Greenleaf volage, ainsi que celle de Phillip Seymour Hoffman (**Magnolia**). Bien qu'excellentes, Gwyneth Paltrow (**Shakespeare in Love**) et Cate Blanchett (**Elizabeth**), ne servent toutefois ici qu'à faire avancer l'histoire et appuyer les rôles masculins.

Outre l'harmonieuse musique de Gabriel Yared, il ne faudrait pas passer sous silence les superbes images du directeur photo John Seale. Inspiré par les photographes des années cinquante, il parvient ainsi à donner un caractère à la fois pittoresque et singulier à Rome et à Venise. Bref, **The Talented Mr. Ripley** est un film fascinant à tous ces égards. Dans les annales

cinématographiques, ce long métrage restera une étude importante de la psychologie humaine, tout comme l'ont été avant lui **Psycho**, d'Alfred Hitchcock, **Repulsion**, de Roman Polanski, **Belle de jour**, de Luis Buñuel et, plus récemment, **Felicia's Journey**, d'Atom Egoyan.

Pierre Ranger

■ L'Énigmatique M. Ripley

États-Unis 1999, 139 minutes — Réal. : Anthony Minghella — Scén. : Anthony Minghella, d'après le roman de Patricia Highsmith — Photo : John Seale — Mont. : Walter Murch — Mus. : Gabriel Yared — Son : Phil Benson, Pat Jackson, Ivan Sharrock — Déc. : Roy Walker — Cost. : Garry Jones, Ann Roth — Int. : Matt Damon (Tom Ripley), Jude Law (Dickie Greenleaf), Gwyneth Paltrow (Marge Sherwood), Philip Seymour Hoffman (Freddie Miles), Cate Blanchett (Meredith Logue), Jack Davenport (Peter Smith-Kingsley), James Rebhorn (Herbert Greenleaf), Sergio Rubini (l'inspecteur Roverini), Stefana Rocca (Silvania) — Prod. : William Horberg, Tom Sternberg — Dist. : Paramount.

CRADLE WILL ROCK

Personnages en quête d'auteur

Grand admirateur, acteur et ami de Robert Altman, Tim Robbins ouvre son film sur un long plan-séquence, clin d'œil, sans doute, à celui de **The Player**, dans lequel il apparaissait lui-même. Tout aussi étourdissant de virtuosité, Robbins, cette fois-ci derrière la caméra, s'offre à son tour un plan dans lequel il présente tous les principaux personnages de son film. Suivant d'abord une jeune actrice, il s'attarde ensuite sur un poseur d'affiches, frôle un homme d'affaires pressé pour finalement pénétrer dans la chambre d'un compositeur de musique aux prises avec son piano, sa plume et ses vieux démons. Dès le premier plan de **Cradle Will Rock**, Robbins annonce clairement les couleurs de sa dernière œuvre : nous voici en face d'une *tapisserie*, comme Altman aime appeler certains de ses films, une gigantesque tapisserie dans laquelle se côtoient Nelson Rockefeller, Orson Welles, Diego Rivera, William Randolph Hearst et une poignée d'acteurs au chômage.

Nous sommes à New York en 1936. L'Amérique, à peine remise de son catastrophique krach boursier, s'enivre désormais de paranoïa communiste. Au cours de cette période tumultueuse, Orson Welles, alors encore simplement un jeune génie de la scène théâtrale, se lance dans la production d'une comédie musicale subversive intitulée *The Cradle Will Rock*, écrite par le compositeur gauchiste Mark Blitzstein. Pendant ce temps, Nelson Rockefeller commande au peintre Diego Rivera une immense fresque pour orner l'entrée de son nouveau centre. Et, pendant que l'Europe demeure sourde à la montée grandissante du fascisme, la maîtresse de Benito Mussolini, Margherita Sarfatti, vend des tableaux de maîtres aux industriels new-yorkais et signe une chronique pro-fasciste dans les journaux du magnat de la presse William Randolph Hearst.

Au bout d'une heure de projection, on comprend que la plupart des personnages de **Cradle Will Rock** ne se croiseront jamais et que nous ne sommes plus seulement en face d'une gigantesque



Des personnages qui ressemblent à des marionnettes

tapisserie, mais d'une impressionnante fresque historique. Invité à sans cesse sauter d'une histoire à l'autre, le spectateur cherche alors désespérément une histoire à laquelle s'accrocher, un personnage auquel s'identifier. On aimerait bien compatir au sort d'un comédien (John Turturro) tiraillé entre sa passion pour le théâtre et ses difficultés financières, ou à celui d'une jeune actrice (Emily Watson) éprise d'un homme qui ne partage pas ses convictions politiques. Tim Robbins, démiurge d'une fresque qui le dépasse, ne leur accorde pas assez de temps à l'écran pour que l'on puisse sympathiser ou seulement vivre avec eux. Plutôt, il s'éparpille, butine d'une situation ou d'un personnage à l'autre, cherchant par tous les moyens à photographier le plus large cliché possible de l'époque.

Robbins est incapable d'isoler ses personnages de leur contexte historique, ces derniers ressemblent presque tous à des marionnettes placées dans une suite de scènes (prenant souvent la forme de cartes postales) où chacun tente de recoller un morceau de son histoire dans l'Histoire. Ainsi, le personnage du ventriloque (incarné par un Bill Murray en grande forme) ponctue le récit de **Cradle Will Rock** de courtes apparitions dont la fonction est bien

précise : montrer le courage de l'artiste en période trouble. Idem pour celui de Vanessa Redgrave, qui incarne l'indifférence de la bourgeoisie, ou pour celui de Joan Cusack, qui personnifie la lâcheté. Seul le personnage de Blitzstein inspire à Robbins de très belles séquences de rêveries créatrices. Quant à Orson Welles (interprété avec panache par Angus MacFayden, dont la ressemblance physique avec le réalisateur de *Citizen Kane* est étonnante), il ne fait que demeurer à la hauteur de sa légendaire excentricité.

Pourtant, au départ, l'idée de Robbins était toute simple : raconter la création houleuse, puis la représentation controversée de la comédie musicale écrite par Mark Blitzstein. Cet épisode nous procure déjà les meilleurs moments du film. Si elle avait été approfondie, cette histoire aurait amplement suffi à nous

permettre de saisir parfaitement les enjeux historiques dont il est question. En effet, à lui seul, le récit de la première représentation de *The Cradle Will Rock* justifie la finale grandiose et surprenante (de surcroît véridique !) que nous sert Robbins, finale qui parvient presque à racheter tous les défauts de sa dernière œuvre.

Julien Lévy

■ États-Unis 1999, 140 minutes — Réal. : Tim Robbins — Scén. : Tim Robbins — Photo : Jean-Yves Escoffier — Mont. : Geraldine Peroni — Mus. : Mark Blitzstein, David Robbins — Son : Tod A. Maitland — Déc. : Richard Hoover — Cost. : Ruth Myers — Int. : Emily Watson (Olivia Stanton), Hank Azaria (Mark Blitzstein), John Cusack (Nelson Rockefeller), Cherry Jones (Hallie Flanagan), Angus MacFayden (Orson Welles), Joan Cusack (Hazelt Huffman), Rubén Blades (Diego Rivera), Bill Murray (Tommy Crickshaw), John Turturro (Aldo Silvano), Philip Baker Hall (Gray Mathers), Carey Elwes (John Houseman), John Carpenter (William Randolph Hearst), Harris Yulin (le député Dies), Vanessa Redgrave (la comtesse La Grange), Susan Sarandon (Margherita Sarfatti) — Prod. : Tim Robbins, Lydia Dean-Pilcher, John Kilik — Dist. : Buena Vista.



La confrontation à soi-même et à l'autre

HAUT LES CŒURS !

Cet imperceptible acharnement de la vie

Aussi grave et poignant que soit le sujet abordé par la cinéaste française Sólveig Anspach dans son premier long métrage de fiction, *Haut les cœurs !* séduit — les yeux, le cœur et l'âme —, tant par sa grande sobriété que par l'incomparable acuité dont il témoigne. Évitant le piège du pathos, de l'autobiographie attendrissante et du réquisitoire médical, la jeune cinéaste d'origine islandaise raconte sans détour ni complaisance son propre parcours, le difficile combat d'une femme enceinte atteinte d'un cancer du sein.

Emma (le double fictif d'Anspach), femme déterminée et musicienne accomplie, apprend avec joie la nouvelle inopinée de sa grossesse, contrairement à Simon, son compagnon qui termine des études de troisième cycle en philosophie. Puis, lorsque des examens médicaux révèlent qu'Emma est atteinte d'un cancer, tout bascule. La progression de la grossesse et celle du cancer sont inconciliables ; le corps d'Emma devient le terrain privilégié d'une guerre à finir entre la vie et la mort. Le cancer contamine tout, que ce soit le corps, l'esprit, le couple ou le quotidien. Il menace l'identité féminine — la

mère et l'amante —, l'équilibre du couple et les certitudes, mais il favorise, surtout, la métamorphose des personnages. Emma et Simon non seulement se rapprochent, ils apprennent à se découvrir.

Haut les cœurs ! surprend et touche autant par son traitement que son sujet. Forte de son expérience de documentariste, Sólveig Anspach s'est attachée, avec une incomparable rigueur, à ne rien laisser au hasard, que ce soit sur le plan de la scénarisation ou celui de la mise en scène. Avec son coscénariste, Pierre-Erwan Guillaume, elle s'est efforcée de cerner dans les moindres détails la lancinante contamination du cancer, allant toujours au plus près, au plus concret, au plus profond, au plus intérieur. La cinéaste ne s'autorise aucune ellipse ni omission, et expose autant les questions auxquelles se voit confrontée Emma (avortement, chimiothérapie, radiothérapie et/ou ablation du sein), les procédés médicaux que supposent la grossesse et la maladie (échographie, prise de sang, examen des seins, mammographie, biopsie, accouchement, autogreffe de la moëlle osseuse), les signes du cancer (la douleur, l'affaiblissement, la perte des cheveux, d'un sein, etc.) que les étapes que doivent affronter le couple (les problèmes affectifs, sexuels, éthiques, physiques et psychologiques).

Le résultat est d'un réalisme saisissant. D'une linéarité des plus conventionnelles, le récit se resserre inlassablement, évoquant cette imperceptible progression vers la lucidité que suppose la coexistence avec le cancer. Au delà de l'évolution de la grossesse et de la maladie, Anspach dépeint celle d'Emma, progressivement coupée du monde et confrontée à elle-même, à l'essence de la vie. Ainsi, à mesure que progresse le récit, les saisons, les décors et les couleurs, la lumière, les rassemblements et la musique scandent la lucidité et l'isolement graduels de l'héroïne. Au printemps succède l'hiver, à la chaleur du foyer s'oppose le caractère glacial de l'hôpital, aux couleurs chatoyantes se substituent le blanc. Puis ne subsiste que cette blancheur éblouissante, celle des murs, des vêtements, de l'éclairage et de la peau, essence même de la vie.

La quarantaine, dans cette chambre aseptisée où ne parviennent même plus les murmures du monde extérieur, couronne cet imperceptible progression savamment programmée par Anspach. À mesure que le cancer érige une barrière entre Emma et les autres